

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Number 63, Fall 2000

Apparences

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4169ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2000). Review of [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (63), 89–99.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Influences, nuances et ornements

Francine Chicoine, *Le tailleur de confettis*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Azimuts », 1998, 122 p.

Francine Chicoine aime les couleurs : elle en a d'ailleurs choisi plusieurs en leur consacrant un recueil de seize nouvelles, *Le tailleur de confettis*, dans lequel chaque titre est coiffé de différentes couleurs. Mises en relief par des descriptions intimistes, elles donnent carte blanche à l'imagination : comment ne pas s'en délecter à loisir ?

Dans son prologue, l'auteure mentionne que l'odeur des crayons Prismacolor lui a inspiré un projet d'écriture lui tenant à cœur et auquel elle n'a pu résister : « C'est grâce à cette réminiscence Prismacolor que m'est venue l'idée d'écrire sur les couleurs. » (p. 11) Cette révélation l'amènera donc à illustrer avec doigté un assortiment de tonalités en lui faisant découvrir de constantes sources de visualisations et de projections bénéfiques.

Car si les couleurs s'intègrent dans nos vies, le regard ne les perçoit qu'indistinctement, à peine un effleurement, sans vraiment y attacher d'attention particulière, alors que l'observation plus intense d'un détail imagé permet de s'y attarder davantage pour mieux s'en imprégner. Il s'agit seulement de mettre l'œil à contribution, lui donnant du même coup la possibilité d'explorer des pistes infinies où toutes les interprétations sont permises. Les sentiments iraient-ils de pair avec les couleurs ? Ces dernières détiennent-elles des propriétés spécifiques ? Les vibrations qu'elles dégagent possèdent-elles un pouvoir véritable ?

Si le bleu s'inscrit assurément dans un tableau idyllique : « Je suis assise sur la plage, face à la mer, sous un ciel lapis-lazuli » (p. 27), le noir annonce le côté sombre de l'existence, celui qui aspire l'énergie et l'enlise dans le désespoir : quand la maladie prend d'assaut le corps et l'esprit, tout s'embrouille et les

tourments intérieurs s'affichent. Surgissent alors les ténèbres, quand le tâtonnement dans l'obscurité incite à broyer du noir : « Une grosse nullité à vos propres yeux, voilà ce que vous êtes devenu » (p. 37) jusqu'à mener à la dépression : « Et là, réduit à l'impuissance, vous n'êtes pas loin de sombrer. » (p. 37)

À l'inverse, le blanc prend l'allure d'une renaissance avec l'expression « Que la lumière soit ! » (p. 41), puisque tout s'éclaire : « Je sortais de l'hôpital. Depuis des mois que j'y étais. » (p. 41) Associé à la pureté et au silence, le « blanc comme une paix qui s'installe dans l'âme du monde » (p. 42) n'en finit pas de suggérer une foule de métamorphoses provenant de simples nuances aux formes exceptionnellement créatrices. Après ces contrastes, le « drabe » ne favorise rien d'étonnant, juste une résignation désolée, à la limite de l'apathie. Observer cette couleur terne rapproche invariablement de la monotonie du quotidien et de toutes ses convenances : « C'est que le drabe finit toujours par rejoindre au fond de soi une zone de peur, d'abandon ou de facilité... » (p. 53)

Le rouge, au contraire, secoue l'inertie et marque le désir d'embrasement : « Alors décidément, il faut qu'il se passe quelque chose : n'importe quoi, mais quelque chose. » (p. 56) L'utilisation de termes reliés à la chaleur, tels « flamboiement », « sauce Tabasco », « rehaussement du goût » et « adrénaline », stimule les sens : « Oh ! vraiment, un tel bouillonnement intérieur ne peut être que porteur de changement... avec tous les risques inhérents ! » (p. 58) Mais il arrive qu'après les premiers émois d'une rencontre, tout chancelle. L'usure des gestes se modifie alors en cendres. C'est ce que relate Cendré : l'effritement d'une histoire banale, « celle d'un amour qui, comme tant d'autres, s'est étioilé avec le passage des ans » (p. 79). D'abord, la fusion : « Nous ne formions qu'un seul corps, n'avions qu'une pensée, qu'un cœur » (p. 79), puis le déclin : « [...] la passion s'est assagie et s'est transformée ; avec le temps, elle a fini par se déposer au fond de nos êtres. » (p. 80)

Dans « Brun », couleur symbolique de la terre, la dénonciation de vérités et d'actions inacceptables ne peut que déranger. Il est évident que tous les dégâts causés par la bêtise humaine de-

meurent un fait accompli. Que reste-t-il à espérer, sinon une prise de conscience significative : « Chaque geste en son temps. L'habitat est sacré. » (p. 90)

D'autres variations de tons, comme « Safran », « Gorge-de-pigeon », « Gris » et « Violet », donnent également lieu à des points de repère spatiotemporels, d'où les nombreux moments d'introspection qui s'élaborent à partir de simples coups d'œil. Le langage visuel joue en effet un rôle de premier ordre sur les mécanismes de l'humeur.

« Les gens sont des couleurs. C'est la vie qui tient les pincesaux. » Ces mots d'un guérisseur spirituel, René Théwissen¹, reflètent exactement le propos de Francine Chicoine. À l'instar du peintre Pierre Bonnard qui a écrit : « La couleur agit », elle exprime des opinions tout à fait propices à la rêverie, même si la réalité revient le plus souvent à la charge. Tel un tailleur, elle découpe des instants de vie aux éclats fugaces. De par le maniement de ses émotions, et par le biais de sentiments appropriés, elle parvient à mettre l'accent sur des situations problématiques, dont le constat d'une société aux règles étriquées.

Il résulte de tout cet assemblage d'idées conçues autour de remarques pertinentes et d'arguments personnels une fragilité enveloppante, malgré la gravité de certains thèmes. Cette façon de déceler le rapport ténu entre les choses et les êtres laisse entrevoir une douceur et une légèreté rassurantes. « Les couleurs que la terre étale à nos yeux sont des signes manifestes pour ceux qui pensent. » Cette déclaration du prophète Mahomet s'apparente fort bien à ce qu'affirme Francine Chicoine dans son épilogue : « On peut tout se permettre avec les couleurs parce qu'elles sont à l'image de la vie. » (p. 121)

Marie-Josée Rinfret

1. Théwissen, René, *Aimer et guérir*, Paris, Hachette/Carrère, 1992.

Des voix uniques venues d'ailleurs

Alix Renaud, Émile Ollivier, Maurice Cadet et Stanley Péan, *Compère Jacques Soleil*, Montréal, Planète rebelle, 1998, 120 p. 19,95 \$.

Quatre écrivains haïtiens québécois unissent leur talent de conteur en publiant un recueil collectif de nouvelles qu'ils dédient à Jacques Stephen Alexis, surnommé affectueusement Compère Jacques Soleil. Alix Renaud, Émile Ollivier, Maurice Cadet et Stanley Péan rendent donc hommage à cet auteur né à Haïti en 1922; médecin et militant de gauche, il a écrit des romans et des essais qui expriment bien ses tendances politiques étroitement liées à la résistance. Fervent défenseur des droits et libertés de l'homme, il a toujours cru au pouvoir du rêve... car tant que subsiste le rêve, tout demeure possible.

La première nouvelle d'Alix Renaud, «La chaînette d'or», s'ouvre sur un douloureux examen de conscience, celui d'un homme brisé, en proie à la hantise d'un sort affligeant. Obnubilé par la mort troublante de son fils, Melvin Grant se rappelle un passé glauque dont il est le seul responsable et que sa mémoire meurtrie n'a pas oublié. Une situation malencontreuse l'a obligé à sauver sa peau. Mais un meurtre est-il excusable, même en état de légitime défense? «Accident? Malentendu? Les mots, décidément, ne veulent rien dire quand il nous importe justement de leur trouver un sens. Peut-être une *simple* erreur de jeunesse, après tout. Fallait-il donc payer si cher la mort d'un petit Nègre?» (p. 25) Il sait que son statut social d'homme blanc le protège; sa supériorité joue donc en sa faveur et le dispense d'un procès. Dans un accès de folie, pourtant, il a commis un acte qu'il a totalement occulté. Quelqu'un d'autre aurait-il agi à sa place? «À dire vrai, les apparences étaient contre lui. Le viol avait certainement eu lieu, mais Melvin était lui-même certain de ne pas l'avoir *commis*, c'est-à-dire consciemment *accompli*.» (p. 31) Comment savoir s'il n'a pas été victime de sorcellerie? Plus tard, beaucoup plus tard, une rencontre fortuite se terminera sur une note tragique. Frappé de stupeur, Melvin Grant ne pourra que se

soumettre à ce châtement en pensant : « Ce que la destinée pouvait être tortueuse ! » (p. 41)

« Regarde, regarde les lions » d'Émile Ollivier rend bien le sentiment d'errance d'un homme blasé et désabusé. Pour Manès Delphin, le déracinement est une malédiction : « Il se mit alors à traîner, à travers le vaste monde, les ruines de son existence. » (p. 47) Comment arriver à se fixer quelque part quand la déception, l'indifférence et le désenchantement le suivent pas à pas : « Allait-il épuiser sa vie dans une quête d'affidavits, de visas de séjour, de permis provisoires ? » (p. 48) Il se retrouve un jour embauché comme figurant dans un endroit étonnant et où il n'aurait jamais cru mettre les pieds. Si la raison de sa présence lui échappe, il devine que ce lieu de divertissement promet aux spectateurs des sensations fortes... qu'il devra lui-même expérimenter, malgré la panique diffuse qu'il ressent en pensant à son entrée en scène. En aura-t-il la force ? Et tandis qu'il tente de faire taire l'affolement de son cœur, des paroles de son grand-père lui reviennent en tête : « Ne fais jamais confiance au monde de l'apparence » (p. 54), ainsi que la voix de sa mère : « Les pays de l'autre bord de la mer peuvent rendre fou... » (p. 57) Et s'il s'était laissé berné par un mirage ? Il saura pourtant affronter le défi qui l'attend.

Dans la nouvelle « Le dit de la fin des sapotilles », de Maurice Cadet, le langage métaphorique abonde. Par l'emploi de termes propres à décrire une atmosphère presque envoûtante, l'auteur s'applique à mettre en évidence un foisonnement d'images qu'il va puiser dans la beauté des paysages environnants : « À l'aube, la brise fait un bisou de rosée au cou des montagnes voûtées » (p. 63) ; « Au crépuscule, le ciel caille sous l'effet citronné de la brise coquine » (p. 64) ; « La brise coquine chatouille langoureusement la mer et la surface des eaux plisse de plaisir. La mer jouit. » (p. 64) Mais ce décor idyllique dissimule l'imminence d'un malheur : « C'est l'heure pernicieuse des méchantes délations, des règlements de comptes et des vengeances inassouvies. C'est l'heure où la vie s'arrête. Temps des peurs liquéfiées en chaudes coulées de sueur qui sillonnent l'espace du dos

humain.» (p. 70) S'installent alors une tension palpable, une sourde menace, une peur viscérale. Des rumeurs circulent sur le grondement d'une folie meurtrière: «On parle d'horreurs. De boucheries humaines.» (p. 81) Et quand la terreur atteindra son paroxysme, tout basculera dans une violence inimaginable.

Dans un autre ordre d'idées, «Poussière d'arc-en-ciel», de Stanley Péan, se veut plus fantaisiste. Un lien amical se tisse entre un très vieux Noir et des adolescentes avides de l'entendre leur raconter des histoires qui sortent de l'ordinaire: «Nous n'avions qu'à fermer les yeux pour devenir tour à tour princesses, fées, diabesses dans des univers impossibles, situés à des années-lumière des parents et des récriminations, des garçons enquiquinants et, surtout, des travaux et des leçons.» (p. 93) Ravies d'être transportées à mille lieux d'un entourage banal, elles ne se lassent pas d'écouter les paroles fascinantes d'un étranger capable de capter leur attention et détenteur d'un si grand savoir. En disparaissant, il n'oubliera pas de laisser derrière lui un flacon au parfum de magie et d'évasion...

Ces récits aux accents colorés, d'où émergent certains rituels, révèlent des univers insoupçonnés et s'inscrivent dans une dimension le plus souvent intemporelle. Si l'ailleurs représente un mystère irrésistible, il permet à l'imagination de s'en donner à cœur joie, afin que le charme perdure. Ce privilège-là donne envie de savourer pleinement de belles envolées et des pensées voyageuses au pays du rêve.

Marie-Josée Rinfret

Variations sur les extrêmes de l'amour-passion et de la mort

Marie Cadieux et Richard Poulin (textes réunis par), *Amours à mort*, Vanier, L'Interligne, 2000, 220 p., 17, 95 \$.

Ce que peut laisser présager la couverture du recueil de *Amours à mort* est démenti à la lecture, et c'est heureux.

Car la boîte de chocolats, certains rose et jaune criard, en avant-plan sur celle-ci et dont le fond consiste en la reproduction de l'image, légèrement grossie et dans des teintes plus pâlottes, n'annonce rien qui vaille. Quelque chose comme des sonnettes à déballer le 14 février, par devoir, les doigts croisés, ou des petits textes à peine bons pour la gare. Il y a donc un soulagement certain quand, une fois le livre refermé et les douze nouvelles parcourues, l'attente s'avère trompée et que la tâche du critique a été accomplie en se délestant peu à peu de ses boulets. Ainsi, le recueil se goûte mieux que les chocolats l'illustrant, et le collectif franco-ontarien a toutes les qualités d'un bon ouvrage du genre. C'est que les auteurs, presque tous, ne tombent pas dans la mièvrerie ou l'eau de rose qui peuvent connoter en littérature le thème de l'amour et l'abordent plutôt avec lucidité et originalité.

Amours à mort, voilà donc le titre du recueil, que je suppose donné après coup, après le rassemblement des douze nouvelles par Cadieux et Poulin. Puisque la double acception de la locution adverbiale «à mort» (un marqueur de grande intensité : freiné à mort, par exemple, ou ce qui conduit à la mort : frappé à mort) décrit adéquatement le contenu des textes, entre la séduction donjuanesque, les relations dévorantes et leur envers : l'épuisement des corps, l'aboutissement, la mort. Quatre divisions regroupent les nouvelles selon ce que les préfaciers appellent une perspective : «Luxuriantes amours», «Sombres amours», «Latentes amours» et «Étonnantes amours». De ce qui se consume, s'annule, persiste ou ne se présente pas, l'amour y est dans son ébranlement initial et son inévitable étiolement dans la durée. Des amours extrêmes où on aime à mort ou jusqu'à ce que la mort soudaine frappe, brutalement, ou délivre enfin les cœurs pourris et usés par le temps.

La première rubrique, «Luxuriantes amours», présente deux textes : «Tchiquetchoun» de Nancy Vickers et «L'hiver de juillet 1992» de Patrick Imbert. Chacun s'élabore autour d'une parfaite adéquation du désirant au désiré. C'est dans la réciprocité ou la non-réciprocité de l'un à l'autre que la différence, par contre, a lieu. Puisque pour le personnage principal de Vickers, Valentine,

fêter le 14 février requiert un rituel païen truffé de préparatifs minutieux et arrosé de croyances et de superstitions. Son appartement doit être parfait pour Valentin, l'amoureux idéal qui est le diminutif de son propre nom allégorique. Comme pour son mot « tchiquetchoun » qu'elle s'est forgé et qui lui sert de talisman, sa Saint-Valentin est une construction entière, imaginée, et l'amant souhaité n'est que le jet de son bidet qui la fait jouir en giclant sous elle, ainsi que le veulent, déduit Valentine, les paroles sibyllines de sa grand-mère, un genre de prêtresse.

Moins éclatée mais plus structurée, la nouvelle d'Imbert présente quatre protagonistes. Un jeune universitaire, mince, efflanqué, qui se nomme Terry, séduit Sue qui est plus jeune que lui et qui l'admire. Cependant, Terry aime Olga et Olga, une Argentine mûre en âge, l'aime aussi passionnément bien que John, son mari, brouille par sa présence leur relation. L'histoire de l'adultère se déroule autour d'une opposition entre deux qualités géographiques (le Canada, terre d'accueil nordique des Argentins, en exil, qui figurent le climat de l'Amérique latine, sa chaleur, sa sensualité) qui se rencontrent, font fusion et forment les variables à partir desquelles l'auteur, un professeur à l'université d'Ottawa, tisse un réseau métaphorique, parfois complexe. À lire attentivement.

La deuxième division du recueil, « Sombres amours », donne à lire quatre nouvelles : « Fait d'hiver » de Skip Moën, « La femme de chambre » de Pauline Poirier, « Le clin d'œil de l'opticien » de Didier Daeninckx et « À chacun sa vie » de Richard Poulin. Ici, ce sont les personnages principaux, colorés, qui attirent l'attention. Par ordre d'apparition : un plat individu pris dans un travail routinier et sans autre ambition que celle de se nourrir finit un canon dans la bouche, après avoir connu l'amour ; une femme de chambre fantasmant sur les ébats nocturnes des clients suit, avec force excitation, la piste d'un assassin dont elle a découvert une des victimes ; un opticien paralysé fait un clin d'œil à son infirmière et à un enquêteur pour leur communiquer l'identité de son agresseur : sa femme ; un sauvage de la Basse-Côte-Nord, naïf comme *L'Ingénu* de Voltaire, tombe amoureux d'une prostituée qui pré-

tendait être sa nièce. C'est l'idée de meurtre qui prévaut ici. On tue par vengeance, par dépit, ou on retrace celui qui a commis l'acte interdit. Comme si amour et vie rimaient avec mort, ces deux pulsions antagoniques freudiennes que les auteurs traitent tous sur un fond grinçant d'humour.

Dans « Latentes amours », c'est l'insuccès ou la poursuite ininterrompue des conquêtes amoureuses qui mènent le bal. « L'art de la séduction » de Pierre Karch, coordonne l'histoire de Victor, un amoureux des livres, de l'art et des femmes, à un texte de Philippe Desportes, poète français du *xvi^e* siècle, *Les amours d'Hippolyte*. À travers les vers de Desportes, Victor se donne un alter ego, Victor Chan, grand séducteur dont la princesse Kim est amoureuse, et qui a son double dans la réalité de la diégèse en la personne de Lucy, assistante-galeriste dans un musée que fréquente Victor. Outre la mécanique bien huilée de Karch, deux autres nouvelles, « La double inconnue » de Bernard Drupt et « Roses only et Livres anciens » de Marguerite Andersen, sont incluses dans cette division du recueil. Drupt raconte la poursuite infructueuse d'une Amazone, sorte de fantôme évanescant apparaissant dans les catacombes de Fontenay-aux-Roses, par un journaliste épris d'elle ; Andersen, quant à elle, présente les aventures de Maxime Roda-Roda, qui comptabilise ses relations amoureuses, lorsqu'une proie féminine, insaisissable, viendra déstabiliser son système marchand.

« Étonnantes amours » ferme le recueil avec des nouvelles de Marie Cadieux, « Quarantaine », d'Annick Perrot-Bishop, « Passions », et de Jeanne Hyvrard, « Ceci est mon sang ». Moins bien menée que les autres, cette division se compose d'une narration aérée et aisément lisible, pour la nouvelle de Cadieux, et de deux écritures, celles de Perrot-Bishop et de Hyvrard, utilisant le même procédé : l'éლისion du verbe et la juxtaposition de syntagmes nominaux. Si « Quarantaine » fonctionne rondement, et que son histoire, qui est celle d'une mère irlandaise allant rejoindre ses enfants en Nouvelle-France, emprunte une voie simple, claire, équilibrée, les deux autres textes atteignent, surtout chez Hyvrard, des sommets de construction trop emphatique et

boiteuse. D'un côté se lit l'amour maternel indéfectible, dévoué, pour sa progéniture, de l'autre, un méli-mélo brouillé de symbolisme : terre nourricière, gaïanique, foetale et compagnie. Cela n'enlève cependant rien au recueil et à sa teneur globale. *Amours à mort*, parce qu'il parvient à échapper adroitement au sentimentalisme propre à enrober le sacro-saint mystère du coup de foudre et de ses corollaires, fait oublier sa pitoyable couverture et ses nouvelles de clôture.

Nicolas Tremblay

Une nouvelle revue littéraire d'essai et de création

L'Inconvénient. Revue littéraire d'essai et de création, Montréal, n° 1, mars 2000, 118 p., 10 \$.

Cette nouvelle arrivée a ceci d'intéressant que son approche préconise l'essai et la réflexion sur la littérature. Bien qu'elle offre aussi des textes de fiction, surtout de la nouvelle, et de la poésie, *L'Inconvénient* réserve la majeure partie de ses pages à l'argumentation. La préface du premier numéro de la revue précise sa direction thématique et son engagement d'où elle tient son nom et qui sont la mise en valeur du fâcheux, du malséant, de l'indésirable dont on s'accommode, par devoir, ou non, enfin, de l'inconvénient. C'est là, le promet-on, que puisera *L'Inconvénient*, et à ce titre, voici les prochains thèmes qu'elle triturerà : « De quoi peut-on encore rire? », « Désertion », « Déplaisir de lire » et « Babilis et caquets ». Les problématiques soulevées seront tantôt exclusivement sociales, tantôt tournées tout entières sur les arts et les écrits, et si d'autres genres que l'essai seront sollicités, ils respecteront le sujet mis sous la lunette de la revue. Qui d'ailleurs s'articulera à partir d'une vision du monde dite pessimiste, laquelle, selon la préface toujours, s'avère être une méthode essentielle pour ses collaborateurs et signataires de dire l'existence et d'y assister.

Ce que présente le premier numéro est une entrée en matière sans afféterie ni trop de clinquant. Des textes offerts, presque

tous écrits par les membres du comité de rédaction (Alain Roy, Isabelle Daunais, Ook Chung, Anne-Marie Fortier et Yannick Roy), ressortent une pondération des propos et un juste calibrage entre les diverses parties de la revue : « Essais », « Pauvres mortels » (sorte d'autofiction), « Poèmes », « Les années de voyage » et « Fictions ». Sans thème pour celui-ci, sinon l'inconvénient (mais qui se trouve partout, n'est-ce pas ? et la quatrième de couverture le mentionne), le contenu de la revue s'enrichit, entre autres, de la collaboration de François Ricard qui nous entretient sur *La ligne du risque* de Pierre Vadeboncœur. Il se penche sur la lecture que l'on en fait aujourd'hui et son impact à sa parution pendant la Révolution tranquille. On aura compris évidemment que le texte de Ricard figure dans la section « Essais », et ce, parmi deux autres, l'un d'Isabelle Daunais et l'autre de Yannick Roy, qui proposent respectivement une vitesse littéraire, la lenteur, à partir de *La route d'Altamont* de Gabrielle Roy, et, la liberté relative du taureau à la corrida avant qu'on lui assène le coup mortel, l'estocade, selon un extrait d'une nouvelle de Hemingway, « The Undefeated ».

Pour le reste, on peut lire des poèmes de Robert Melançon, un texte d'Anne-Marie Fortier qui s'intitule « Un très long jour de prose », l'exercice de style narratif d'Ook Chung autour de trois mouvements (naître, bouger et vivre) mis en relation, dans l'ordre, avec l'accouplement d'une femme à un lutteur de sumo célèbre, une danse nommée le *butah*, oscillant entre l'immobilité et le geste avare, et le fait de marcher tête en bas, et, enfin, quatre nouvelles, dont une de Nadine Bismuth, qui connaît présentement ses heures de gloire avec son premier recueil publié chez Boréal.

Avis aux intéressés. La revue paraît trois fois l'an. On doit déboursier un mince dix piastres pour un exemplaire, vingt-cinq pour un abonnement d'un an.

Nicolas Tremblay